



Cécile Charlap, La Fabrique de la ménopause
Lucile Ruault

► **To cite this version:**

Lucile Ruault. Cécile Charlap, La Fabrique de la ménopause. Sociologie du Travail, 2020, 62 (4), <10.4000/sdt.35937>. <hal-03425886>

HAL Id: hal-03425886

<https://hal.science/hal-03425886v1>

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Cécile Charlap, *La Fabrique de la ménopause*

CNRS Éditions, Paris, 2019, 272 p.

Lucile Ruault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/35937>

DOI : 10.4000/sdt.35937

ISSN : 1777-5701

Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

Référence électronique

Lucile Ruault, « Cécile Charlap, *La Fabrique de la ménopause* », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 62 - n° 4 | Octobre-Décembre 2020, mis en ligne le 12 décembre 2020, consulté le 13 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/35937> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sdt.35937>



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Cécile Charlap, *La Fabrique de la ménopause*

CNRS Éditions, Paris, 2019, 272 p.

L'ouvrage de Cécile Charlap, issu de sa thèse de sociologie, explore l'un de ces objets à la fois surinvestis dans la définition des corps féminins et jugés indignes d'intérêt public ; son manque de noblesse se vérifie dans la rareté des travaux en sciences sociales consacrés aux expériences de la ménopause. En l'étudiant non comme événement mais comme processus ancré dans la durée, l'autrice propose une approche dynamique de la ménopause, depuis son développement historique jusqu'à sa médicalisation contemporaine et ses traductions individuelles hétérogènes. Articulant sociologie du corps et du genre dans l'analyse des représentations et trajectoires, elle apporte sa pierre à la compréhension du vieillissement différencié des sexes ainsi que de la fabrique des corps féminins.

L'introduction et le chapitre 1 soulignent combien la ménopause est chargée de significations, propres à un contexte social, culturel et historique. Leur construction, indissociable des systèmes de pensée dominants sur le sang menstruel, se comprend à l'aune des rapports de pouvoir femmes-hommes, qui façonnent la physiologie. À partir d'ouvrages anthropologiques, C. Charlap explique que le changement de statut des femmes associé, dans bien des sociétés patriarcales, à l'arrêt des menstruations n'est pas universel : il peut ouvrir des possibles, jusqu'à des positions de prestige dans la société Baruya, ou rendre les femmes menaçantes chez les Samo de Haute-Volta qui renforcent alors la régulation de leur sexualité. Point de « traitement invariant » donc (p. 32). Toutefois, il semble ressortir une récurrence des représentations négatives pesant sur les femmes menstruées. On les retrouve dans la célèbre enquête sur le village de Minot des années 1960-1970 et l'inscription sociale des femmes : l'importance des pratiques de « celles qui aident » montre, en négatif, l'instabilité attribuée aux femmes tant qu'elles sont traversées par le sang menstruel (Verdier, 1979). À l'inverse, certaines sociétés ne construisent pas sa cessation en tant que marqueur fort, ce qui est un parfait rappel que la ménopause est culturellement située. L'absence d'équivalent de la catégorie dans la culture maya et au Japon signifie une approche moins sexuée des processus de vieillissement — même si cette approche reste rattachée à la définition de l'activité procréative des femmes au fil des âges.

Le chapitre 2 se penche sur la constitution de la ménopause par la médecine occidentale. Alors que le vieillissement fut longtemps associé aux troubles du climatère, notion unisexe, l'arrêt des règles devient au XVIII^e siècle un objet d'attention croissante, dans un contexte de professionnalisation de la gynécologie et d'affermissement d'une pensée binaire des sexes faisant équivaloir féminité et fécondité. L'autrice présente des modèles concurrents, concevant la fin des règles comme phase de stabilité, restés minoritaires aux XVIII^e et XIX^e siècles, sans préciser en revanche les processus qui ont présidé à l'éviction de l'idée d'andropause. Les étiologies explicatives de la ménopause (théories humorale puis hormonale) en ont fait le terrain de la pathologie par excellence. L'endocrinologie détermine son histoire moderne : sa définition comme maladie carentielle rencontre les intérêts de l'industrie pharmaceutique, avec la mise au point du traitement hormonal substitutif (THS). Ponctuant ce chapitre, les savoureux extraits de traités médicaux, lieu d'affirmation de la morale, ancrent la ménopause dans des bouleversements mentaux. Ensuite, Cécile Charlap examine la rhétorique actuelle de la médecine, « matrice discursive et conceptuelle » de la ménopause, ainsi que ses relais culturels. La documentation étudiée reconduit le lexique du désordre et du « dangereux précipice hormonal », au principe d'une dégradation générale inéluctable. Le registre du symptôme et du risque assimile le corps fécond au standard de santé, auquel les « ménopausées » restent renvoyées mais « construite[s] comme altérité disqualifiée » (p. 74). Les médias diffusent amplement une

telle mise en forme médicale : la sociologue analyse, exemples à l'appui, comment ils procèdent à « une dramaturgie biologique » de cette phase et enjoignent aux femmes de « réussir » leur ménopause.

Dans le troisième chapitre, Cécile Charlap décrypte la « culture commune » de la ménopause des trente femmes nées entre 1945 et 1968 qu'elle a rencontrées. Le point fort de ce chapitre est la mise au jour du fait que c'est « avant la ménopause physiologique que les femmes changent de statut » (p. 99), durant la « ménopause sociale », définie comme déprise de la procréation. Les enquêtées justifient cette norme de stérilité sociale après quarante ans — ne valant que pour les femmes — par les risques encourus, l'incompatibilité entre maternité et « décrépitude intérieure », ou encore l'idéal d'une distance entre générations. Les femmes sont sommées de « guetter la ménopause » par un calendrier et le repérage de « marqueurs [corporels] à traiter ». L'acculturation à la grille de lecture symptomatologique exige d'elles de parfaire une « morale de vigilance vis-à-vis de leur corps » (p. 104). C. Charlap adopte une perspective interactionniste pour analyser cet apprentissage au-delà de la consultation médicale. Si la mère est une figure présente-absente, d'autres femmes transmettent des savoirs et techniques du corps. Les femmes urbaines aisées se tournent vers des paires plutôt que vers le cercle familial, qui est un support dans les milieux populaires : traitant de la participation des enfants, dont les fils, à la gestion de la ménopause, le chapitre apporte des éléments contre-intuitifs sur la légitimité de la parole sur le corps selon les milieux sociaux. Suivant les discours médicaux, les enquêtées appréhendent la ménopause comme un « état intermédiaire » (Herzlich, 1984) : sans avoir le statut de maladie, le prisme de la pathologie et de l'épreuve prédominant. Toutes ont intériorisé que ce corps transformé est indésirable, d'où la nécessité d'un travail de soi. L'autrice affirme que le THS est un outil de performance de sexe (créer des artefacts associés au corps fécond) et de classe : l'« *hexis* corporelle [...] des milieux favorisés, faite de tenue des chairs et de retenue du corps, est ainsi posée comme étalon » (p. 147).

Le chapitre 4 propose une analyse processuelle de la ménopause et du travail que déploient les femmes et d'autres actrices à travers le temps, en mobilisant l'approche straussienne. Pour saisir la « trajectoire de ménopause », C. Charlap étudie trois éléments de contexte : l'adéquation ou la dissonance de la physiologie avec les normes de sexe et d'âge en matière de fécondité, les représentations sur les signes corporels, le partage ou non d'un univers de significations dans la consultation médicale et le couple. À partir de là, elle dresse une typologie de trajectoires, selon que ces normes et représentations des enquêtées « se voient confirmées, déstabilisées ou infirmées » (p. 151) par la réalité. Rythmant les deux derniers chapitres, l'analyse selon les milieux sociaux et lieux de résidence laisse ici transparaître ses limites. Certes, elle montre les cultures somatiques en jeu : stigmaté à invisibiliser chez les classes moyennes et supérieures, les bouffées de chaleur sont une manifestation légitime de la nature à laquelle opposer endurance chez les classes populaires. Néanmoins, le recours à ces seules variables aboutit à deux blocs assez flous : les femmes de catégories populaires vivant en contexte rural, les femmes urbaines de milieux aisés. Quid alors des profils transversaux ? Sans doute le corpus d'entretiens est-il de même trop restreint pour conclure à un lien entre zone de résidence et rapport au THS ou à la « nature », car il semblerait aujourd'hui simplificateur de réduire le recours aux plantes à une pratique rurale.

Pour finir, j'adresserai au livre trois points de discussion. D'abord, si le raisonnement est servi par une riche littérature, il nous laisse parfois avancer à l'aveugle quant aux sources d'inspiration, impression renforcée par la rareté des noms d'autrices des travaux mobilisés (il faut se reporter aux notes de fin). Dépouiller ainsi en partie le texte de son appareillage théorique limite le dialogue avec les recherches existantes et la possibilité

pour la sociologue de se situer, notamment dans les études de genre. Une frustration d'enquêtrice tient ensuite à la faible place accordée à la méthodologie. La restitution du terrain aurait pourtant favorisé la réflexivité sur la relation d'enquête, les récits rétrospectifs (la ménopause des enquêtées étant « close »), l'homogénéité du corpus (position dans la trajectoire de ménopause, configuration conjugale et familiale, orientation sexuelle) et les questions qu'elle laisse en suspens. Enfin, il me semble que l'analyse que poursuit le livre demeure dans une certaine mesure déterminée par l'approche physiologique de la ménopause. On en sait en effet trop peu sur la manière dont elle s'inscrit dans les biographies de ces femmes, leurs conditions de vie et ce à quoi elles se trouvent alors confrontées sur les plans amoureux, familial et professionnel, soit des expériences donnant précisément prise au phénomène social. En d'autres mots, si la ménopause est sursignifiée dans notre société, n'est-ce pas qu'il s'agit bien d'une période éprouvante, durant laquelle les femmes subissent des formes cumulées de disqualification sociale dans plusieurs sphères de vie ?

Toujours est-il que l'ouvrage de Céline Charlap offre un apport indéniable à la sociologie du vieillissement et des temporalités sexuées, qui éclaire le double standard de l'avancée en âge, d'où la construction d'« une vieillesse plus précoce, disqualifiante et excluante pour les femmes que pour les hommes » (p. 213). Il s'agit en outre d'une contribution importante à la sociologie de l'ordre corporel, par l'étude de la surveillance de soi, mais aussi des processus genrés dans la socialisation à la santé et de l'intériorisation d'une grammaire médicale.

Références

- Herzlich, C., 1984, *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Éditions de EHESS, Paris.
Verdier, Y., 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Gallimard, Paris.

Lucile Ruault
CNRS, Centre de recherche médecine, sciences,
santé, santé mentale, société (CERMES3)
7, rue Guy-Môquet, BP 8, 94801 Villejuif Cedex, France
lucile.ruault[at]cnrs.fr